

Gilles Derais

 rilogie Lange

La Peau lisse des Nurses



*Les Sept Merveilles
du Monstre*



Tout Feu, tout Femme

Sous la Cape

Avant-propos

A stylized, handwritten signature or set of initials, possibly 'SH', rendered in a dark, slightly shadowed font.

C'est en 1979 que commence l'aventure du *Bébé noir* (qui deviendra par la suite *La Brigandine*) lorsque la SODIS, filiale de Gallimard, propose à Henri Veyrier de lancer une collection « érotique » sur le marché. L'honorable éditeur se trouvant alors dans une situation financière difficile, il confie à Jean-Claude Hache le soin de diriger cette nouvelle collection qui pourrait lui permettre de financer ses publications plus avouables (sur le cinéma, notamment).

Pour Jean-Claude Hache, il s'agit alors de trouver rapidement des auteurs capables d'écrire vite et de lui fournir une livraison mensuelle de quatre titres. C'est ainsi que plusieurs collaborations au long cours vont naître, les habitués de ces deux collections usant généralement de multiples pseudonymes. Par exemple, Jean-Pierre Bouyxou publiera 14 romans libertaro-polissons en utilisant six pseudonymes différents qu'il a déjà rodés en rédigeant quasiment tout seul sa revue *Fascination*: Georges de Lorzac, Georges Le Gloupier, Élisabeth Bathory, etc. Au bout du compte, la grosse majorité des titres publiés par les éditions du *Bébé noir* et de *La Brigandine* (124 livraisons en à peu près trois ans) est due à une demi-douzaine d'individus; même si, parfois, les piliers de la maison proposent à un ami de venir s'encanailler. On serait surpris de découvrir l'identité de certains auteurs¹.

*

1. Lorsque Bernard Joubert publia un extrait de *L'île aux délices* dans son *Histoires de censure*, il reçut le courrier suivant de Raoul Vaneigem, l'un des piliers de l'Internationale situationniste: « Je vous accorde volontiers l'autorisation de reproduire le texte que vous me communiquez, mais j'aimerais en l'occurrence rectifier une inexactitude. S'il est vrai que j'ai signé (avec Jean-Claude Hache, si je ne me trompe) les contrats pour *L'île aux délices* et *La vie sexuelle d'Eugénie Grandet*, les deux ouvrages ont été rédigés par une amie. Je ne m'en suis pas moins beaucoup amusé à récrire à sa demande un certain nombre de passages. »

Mis à part la contrainte du format (les livres ne devant pas dépasser 190 pages) et une ligne éditoriale imposant un tiers d'érotisme explicite, les romans des éditions *Bébé noir / La Brigandine* seront marqués par un ton iconoclaste et volontiers anarchisant qui fera la grande singularité de ces collections. Si parfois on s'y contente de railler par intermittence la maréchassée, les promoteurs immobiliers véreux et la bourgeoisie repue, certains romans se révèlent beaucoup plus rentre-dedans et témoignent d'un esprit irrévérencieux totalement inédit dans ce genre de littérature dite « de gare » (l'iconoclastie d'un livre comme *L'Odieux tout-puissant* est à se tordre de rire).

Cette excessive liberté qui règne au sein de la maison n'est pas pour plaire à tout le monde: les publications du *Bébé noir* font l'objet d'interdictions régulières et certaines écopent même de la fameuse « triple interdiction » (de vente aux mineurs, de publicité et d'exposition à l'affichage) qui oblige l'éditeur au dépôt préalable de toutes ses publications. Plutôt que de se soumettre à cette censure, Veyrier abandonne le *Bébé noir* au début de l'année 1980 et lance *La Brigandine*, dont les livres ne seront plus envoyés au dépôt légal. Pendant près de trois ans, la collection se répandra en toute illégalité, malgré de forts tirages (chaque roman étant imprimé à près de 30 000 exemplaires). Une « illégalité » en totale adéquation avec la ligne et le ton des romans publiés...

L'aventure de *La Brigandine* se termine en 1982, lorsque la SODIS décide de ne plus poursuivre la distribution de la collection. Aucune raison ne semble avoir été avancée mais il n'est pas interdit de penser que Gallimard finit par voir d'un mauvais œil cette petite collection impertinente qui risquait de faire de l'ombre à la *Série noire*.

Assistant réalisateur (de cinéastes aussi différents que José Bénazéraf ou Maurice Pialat) puis scénariste et réalisateur lui-même, un moment proche du stupéfiant Jean Bouillet, Jean Streff publie en 1978 un ouvrage de référence sur le *Masochisme au cinéma* qui sera suivi d'autres livres sur le même thème : *Le Sadomasochisme* (Garancière, 1984), *Les Extravagances du désir* (la Musardine, 2002) ou encore cette somme que constitue le *Traité du fétichisme à l'usage des jeunes générations* (Denoël, 2005), livre qui lui vaut le prix Sade, dont il deviendra juré, puis secrétaire général en 2009. C'est sous le pseudonyme de Gilles Derais qu'il va publier *La Peau lisse des nurses* pour le *Bébé noir* en 1980, puis *Les Sept Merveilles du Monstre* (1981) aux éditions *La Brigandine*. Prévu pour la même collection, *Tout Feu, tout Femme* paraîtra finalement chez Le Scarabée d'or de Dominique Leroy après la disparition de la remuante maison.

Centrés autour du personnage de Benoît Lange, journaliste goguenard et priapique, ces trois romans constituent une véritable trilogie où apparaissent les mêmes personnages récurrents : l'inspecteur Berthier, homosexuel refoulé adepte de la lime à ongles ; son supérieur, le commissaire Gramet ; et, surtout, l'odieux professeur Minski (un petit clin d'œil à l'Ogre des Apennins de Sade) qui ressurgit à chaque épisode pour menacer la paix mondiale en compagnie de son âme damnée, le docteur Castro.

Moins directement contestataire que certains de ses petits camarades « brigandins », Jean Streff adopte avec bonheur les constructions rocambolesques et feuilletoniques du bon vieux *serial* et s'amuse avec les références littéraires et cinématographiques. Difficile de ne pas penser au docteur Mabuse de Fritz Lang ou au docteur Moreau de Wells lorsqu'on assiste, médusé, aux méfaits de Minski sur son île dans *Les Sept*

Merveilles du Monstre. Quant à *Tout Feu, tout Femme*, il relève de la science-fiction la plus débridée.

Cette inscription dans les genres les plus fantaisistes n'empêche pas l'auteur de remettre en question les fondements mêmes de nos sociétés lorsqu'il aborde les passages pornographiques inhérents à ce genre de littérature. Force est de constater qu'en la matière, il fait preuve d'une réelle inventivité et ne bâcle jamais ces scènes pour satisfaire au cahier des charges de la collection.

De *La Peau lisse des nurses* à *Tout Feu, tout Femme*, Streff revisite par le biais de la fiction les thèmes de ses ouvrages documentaires et le lecteur pourra constater un certain crescendo dans les descriptions de ces « perversions sexuelles » que sont le sadisme et le masochisme, fil rouge en quelque sorte de cette trilogie. Plus Minski gagne en puissance, plus les sévices qu'il inflige à ses victimes se révèlent cruels et raffinés ; de l'horrible séance de gymnastique des *Sept Merveilles du Monstre* au sidérant supplice de l'anguille dans *Tout Feu, tout Femme*.

Le sexe est rarement joyeux dans la « trilogie Lange » mais peut représenter le lieu où s'inversent les rapports sociaux et où les dominants peuvent devenir les dominés (cf. l'humiliation de l'inspecteur Berthier – représentant de l'institution – dans *Tout Feu, tout Femme*). Minski, sorte de demiurge nietzschéen, cherche à travers le sadomasochisme à débarrasser l'individu des tabous sexuels les plus enfouis (c'est l'objet de ses expériences dans *La Peau lisse des nurses*). Si l'horizon d'une nouvelle humanité débarrassée desdits tabous peut faire frémir, elle permet néanmoins à Jean Streff / Gilles Derais (pseudonyme diablement bien approprié) d'explorer les troubles profondeurs du désir : « *L'inspecteur eut un haut-le-cœur, mais la nature humaine est ainsi faite, qu'il n'avait jamais été aussi heureux de sa vie.* »

Vincent ROUSSEL

NOTA. – Sous la Cape a déjà réédité plusieurs titres parus à l’enseigne de la Brigandine: *Pompe le Mousse*, *Les Celtes mercenaires* (Hurl Barbe); *Le Voyage dans les Spasmes* (Jules Veine). Et persévéra dans ses mauvais penchants à l’avenir.

La Peau lisse des Nurses



I

*De la manière dont se perpètrent les viols abominables
dans les quartiers riches.*

La pleine lune faisait briller l'asphalte mouillé d'un étrange reflet. Dans le lointain, dix heures sonnaient au clocher d'une église. Les rues de la banlieue ouest, banlieue résidentielle par excellence, étaient désertes. Aussi l'homme marchait-il d'un bon pas, bien emmitoufflé dans son manteau beige en poils de chameau, les mains enfouies au plus profond des poches. Parvenu à l'intersection de deux larges avenues bordées de pavillons somptueux, il s'arrêta.

On eût dit qu'il hésitait.

La main gauche sortit de la poche, tenant une cigarette qu'il porta à ses lèvres gercées par le froid. Puis, de la même main, il l'alluma et en tira une longue bouffée qu'il savoura avec toute l'application voulue, comme le ferait un condamné à mort. Enfin, il parut se décider et, tournant à gauche, reprit sa marche en direction du pont.

Son allure était plus lente maintenant. Il s'arrêtait même à intervalles irréguliers, comme s'il n'était pas certain du numéro et qu'il s'efforçait de reconnaître les lieux. Son manège dura un bon quart d'heure. Son visage traduisait un profond désarroi. À plusieurs reprises, il revint sur ses pas, pour finalement se fixer devant le numéro 69. Il examina soigneusement la villa d'un étage à la façade recouverte de lierre. Lorsqu'il escalada

le perron, un étrange rictus déforma la partie droite de sa face imberbe, depuis la commissure des lèvres jusqu'à l'œil. La main gauche émergea à nouveau de la poche et l'index indé-
cemment tendu se dirigea vers le bouton qui allait déclencher la sonnerie.

Nathalie était étendue sur le lit de sa chambre. Elle portait une jupe vert bouteille et un pull ras du cou en cachemire, d'un ton plus clair, sous lequel on devinait deux charmants fruits fermes et dodus que nul sous-vêtement n'entravait et que la jeune fille caressait distraitemment du bout des doigts. Ses mains abandonnèrent un instant les mamelons déjà turgescents et descendirent le long de la peau douce et satinée du ventre. «J'ai encore grossi», songea Nathalie en fermant les yeux. Ce qui, en vérité, était une hérésie de sa part; car, pour ses dix-sept ans et ses un mètre soixante-deux, ses cinquante-neuf kilos étaient fort bien répartis. «Il faudrait absolument que je me mette au régime.» Cette pensée en déclencha une autre et, se levant d'un bond, la jeune fille courut à la cuisine. Dans un égouttoir se prélassait le navet frais, acheté le matin même au marché et ajouté à la livre dès qu'elle l'eut repéré sur le tas à cause de sa forme un peu courbe et de ses proportions supérieures à celles de ses congénères. Elle le savait: celui-ci n'aurait pas le sort commun aux autres, en ragoût. D'ailleurs, les ragoûts ne sont-ils pas déconseillés pour les régimes amaigrissants?

Nathalie se saisit avidement du légume. Dur, mais quand même plus moelleux que la carotte, elle le préférait nettement à cette dernière dont le goût sucré, la couleur congestionnée, trop directement suggestive, et la forme trop droite lui déplaisaient. Même sans atteindre des tailles de compétition, le navet lui convenait parfaitement pour un usage courant.

Celui qui se trouvait présentement dans l'égouttoir, bien conformé, lui promettait un plaisir tout particulier. Aussi s'étant mise à l'éplucher, appuyait-elle son bas-ventre contre le bord de l'évier. Avec un plaisir langoureux qui déjà l'inondait, elle prolongeait l'opération, faisant lentement saillir la fine pelure avant de la détacher complètement. Puis elle tâta la chair humide et rêvait d'éplucher un sexe d'homme comme on tresse une anguille de sa peau. Cette image lui pinça le ventre au point de la faire gémir. Un instant, elle considéra le légume dépouillé de sa peau tel un gland décalotté, lui supposant une sensibilité à vif qui le faisait ainsi suinter de plaisir. Le navet, glissant entre ses doigts, laissait dépasser tantôt une extrémité, tantôt l'autre. Nathalie, taillant la pulpe, modela l'arrondi d'un bout, l'un plus étroit et plus pointu, celui qu'elle s'introduirait en premier, l'autre arrondi et moins incurvé, la partie où s'attachait la tige, qu'elle se réservait pour la bonne bouche. Elle se prit à regretter que deux boules gonflées de sève ne viennent terminer cette seconde extrémité, mais les navets sont ainsi faits qu'en guise de parties, ils n'ont que deux bouts. Cependant, avec application, elle dessina une veine, saillante sur toute la longueur du légume, à petits coups de couteau.

Toujours appuyée contre l'évier, elle ferma les yeux, éprouvant en le serrant la taille et la vigueur du navet. « Serre-moi! Oh! serre-moi fort! Ah! comme tu es dur, mon chéri! » murmura-t-elle dans un souffle. Puis, n'y tenant plus, elle ôta sa culotte de nylon rosé, troussa sa jupe et, sans ménagement, s'empala d'un seul coup sur son godemichet préféré.

C'est à cet instant précis que la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Nathalie sursauta et, dans son affolement, lâcha le légume qui glissa de son vagin gluant avec un bruit de succion et vint s'écraser sur le carrelage de la cuisine. Une seconde, elle pensa que c'était son père. Mais il était trop tôt! N'avait-il pas

affirmé qu'il ne rentrerait pas avant minuit? Et, de toute façon, il possédait sa propre clef. Alors qui cela pouvait-il être? Sans doute un de ces clients qui, après s'être excusé de la déranger à pareille heure, insisterait pour parler à son père («C'est très urgent!» ajouterait-il) et qu'elle aurait un mal fou à convaincre de l'absence de ce dernier. Elle était habituée à ce genre de malade. Mais celui-là tombait vraiment mal.

Sans prendre la peine de ramasser le navet, elle quitta la cuisine et suivit le long corridor qui menait à la porte d'entrée. Elle l'ouvrit.

L'homme était grand et mince. Vêtu d'un pardessus beige en poils de chameau. Le visage très pâle, émacié, et les yeux, d'une clarté irréaliste, enfoncés au fond des orbites.

– Je voudrais parler au professeur Damien.

La voix était sourde, comme s'il s'efforçait d'en dissimuler la véritable tonalité. Les mots, qui franchissaient presque douloureusement le seuil des lèvres, étaient plus chuchotés qu'articulés.

Nathalie, encore sous le coup de l'émotion, ne comprit pas immédiatement la requête. Elle marqua un temps avant de répondre.

– Je suis désolée, monsieur, mais mon père est absent et il ne rentrera que très tard.

– Ça ne fait rien. Je l'attendrai.

Le visiteur était déjà dans le couloir et se dirigeait vers le salon. En passant, il avait légèrement bousculé Nathalie et, par un mouvement instinctif de recul, elle lui avait laissé la voie libre. Maintenant, elle l'avait rattrapé et, lui ayant saisi le bras, tentait de le retenir.

– Mais, c'est impossible! Peut-être ne rentrera-t-il pas du tout, enfin pas avant demain matin.

Aussitôt elle regretta d'avoir prononcé cette dernière phrase.

Sans prêter la moindre attention aux protestations de la jeune fille, l'homme se dégagea, traversa rapidement le corridor et, de la main gauche, poussa la porte vitrée du salon. Il demeura quelques instants sur le seuil, pendant que son regard parcourait la pièce, comme pour en confronter l'agencement avec le souvenir qu'il en avait.

Vis-à-vis de l'unique porte où il se trouvait, une large baie vitrée donnait sur le jardin éclairé par la lune. Les deux murs attenants disparaissaient sous de la moire aux reflets bleutés. Le troisième était en fait une immense bibliothèque d'acajou verni dont les rayons étaient garnis de nombreuses éditions de luxe.

Le sol était recouvert d'une épaisse moquette d'un gris très clair. Au centre du living-room, sur un tapis à longs poils, un divan et deux fauteuils de style anglais entouraient un guéridon. Sur ce dernier, outre un téléphone, s'entassaient plusieurs revues de psychiatrie.

Dédaignant le confort, l'homme alla s'asseoir dans un coin, sur une simple chaise dont l'aspect banal et la vétusté paraissaient faire injure au reste de l'ameublement. Pour ce faire, il contourna un meuble de télévision et, pensif, s'arrêta quelques instants devant l'écran vide.

Tout d'abord désappointée, un peu effrayée, Nathalie s'efforçait de retrouver son calme. Ce fut cependant d'une voix mal assurée qu'elle tenta d'expliquer à l'individu combien son entêtement était vain. De toute façon, même si le professeur rentrait plus tôt que prévu, il serait trop fatigué pour donner une consultation. Elle-même était lasse et désirait aller se coucher. Par contre, elle pouvait très bien prendre un rendez-vous pour le lendemain.

L'homme s'enfermait dans un silence inquiétant. Les yeux se promenaient d'un meuble à l'autre, examinant chaque recoin avec la plus minutieuse attention.

À mesure qu'elle les égrenait, Nathalie se rendait compte de la stérilité de ses arguments. Sournoisement la fausse assurance fit place à la gêne, puis la gêne à l'angoisse.

Désarmée, elle se tut. Elle sentait l'agitation nerveuse monter en elle et pourtant ce n'était pas le moment de perdre son sang-froid. Incapable de se contrôler, elle arpentait la pièce en tous sens à petits pas rapides. Ses mains l'embarrassaient et elle aurait voulu en arrêter le tremblement. Elle s'assit quelques secondes sur le bras d'un fauteuil, mais aussitôt se releva.

Le silence amplifiait les bruits du dehors et elle souhaita de toutes ses forces y entendre l'approche d'un pas, celui de son père. Soudain, ses yeux se posèrent sur le téléphone.

Elle allait saisir l'appareil, lorsqu'elle prit conscience du regard posé sur elle, des yeux, qui, du fond de leur orbite, la guettaient. Les conseils de son père lui revinrent en mémoire. Ne jamais brusquer les malades, car ils peuvent alors avoir des réactions incontrôlables et souvent dangereuses. Et dire que c'était elle qui, avant de dîner, avait apporté le téléphone dans le salon pour appeler Marie-France tout en regardant la télévision!

Plus cette impossible situation durait, plus sa peur grandissait. Et maintenant, elle ne pouvait s'empêcher de tressaillir à l'idée du regard de l'homme constamment posé sur son corps. Trouver quelque chose, n'importe quoi, mais en finir. Ses propres exhortations au calme demeuraient sans écho. Elle marchait de long en large, incapable de contrôler ses jambes. Et ces yeux qui ne la quittaient pas un seul instant. Elle se donnait l'impression d'être une esclave toute nue obligée de faire étalage de ses charmes devant un affreux maquignon de chair humaine. Et si un tel fantasme l'aidait parfois à aboutir à l'orgasme au cours de ses masturbations végétariennes, il devenait, en l'occurrence, insoutenable. Elle allait se mettre à hurler.

Il avait fallu qu'il choisisse cette chaise, tapi dans un coin comme un animal prêt à bondir. Et pourquoi n'enlevait-il pas son manteau? Il faisait pourtant assez chaud dans la maison. Et ses mains dans ses poches! Et ce silence, plus effrayant à lui seul que toute autre chose. Et ces paupières mi-closes qui laissaient filtrer comme un venin l'insupportable observation.

Brusquement l'homme s'était levé. Il se tenait debout devant sa chaise, le dos un peu courbé et ses traits reflétaient l'effort d'une intense réflexion.

Paralysée par la peur, Nathalie sentit une sueur glacée dégouliner le long de son dos. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine qui se soulevait au rythme de sa respiration saccadée. Elle n'était plus maîtresse de son corps. Incapable du moindre mouvement, elle semblait attendre, comme une vierge que l'on s'apprête à immoler.

Puis, naturellement, l'homme s'était rassis et avait repris son attitude de chasseur jouissant des derniers sursauts de la proie avant de porter le coup final.

Nathalie avança vers lui, s'arrêta à quelques mètres, comme n'osant approcher plus près, et dit dans un souffle, d'une voix à peine audible.

– Je vais préparer du café. Nous en aurons besoin.

Sitôt qu'elle fut hors du champ d'attraction des yeux, la jeune fille éprouva un immense soulagement. Dans la cuisine, elle s'appliqua à retrouver un rythme de respiration normal et à chasser les folles idées qui bourdonnaient dans sa tête. Cet effort de volonté contribua à la libérer définitivement de l'envoûtement.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule suspendue au-dessus du Frigidaire. Celle-ci indiquait vingt-trois heures dix. Avec un peu de chance, dans moins d'une heure, celui qu'elle appelait tendrement «daddy» serait de retour. Son calvaire prendrait fin.

Elle remplit d'eau une casserole qu'elle déposa sur le feu. Ses gestes étaient précis, ses mains ne tremblaient plus. Peut-être pour effacer les derniers résidus de peur, elle se mit à fredonner une chanson à la mode en regardant l'eau bouillir.

Sa main allait se poser sur la poignée du placard pour y prendre le café, lorsqu'un bruit, juste derrière elle, la fit sursauter. D'un bond, elle se retourna.

L'homme était là, immobile dans l'encadrement de la porte. Les jambes étaient un peu écartées sous le manteau ouvert, ses paupières mi-closes. Un curieux rictus déformait la partie droite de son visage, depuis la commissure des lèvres jusqu'à l'œil.

Nathalie se mordit le poing pour ne pas crier. Avant même qu'elle n'ait eu le temps de se ressaisir, la main gauche de l'homme se referma comme un étau sur son épaule. Et aussitôt, elle sentit ses seins, son ventre se hérissier au contact de quelque chose de froid, comme un objet métallique. Dans un réflexe, elle baissa la tête et vit son pull déchiqueté, comme coupé en deux par son milieu, sa chair nue d'où en différents endroits perlaient déjà quelques gouttes de sang, et, à hauteur de son pubis, au bout du bras droit de son agresseur, un crochet métallique au lieu d'une main.

Le premier cri monta lentement dans sa gorge et s'amplifia démesurément. Mais déjà l'homme avait repris son travail de boucher et l'horrible instrument blessait la chair tendre et rosée en même temps qu'il la dénudait.

Un voile opaque, puis de plus en plus rouge à mesure que son propre sang éclaboussait les vêtements du sadique, obscurcit ses yeux embués de larmes. Comme dans un rêve, elle vit l'homme ouvrir son pantalon et sortir son sexe en érection. Elle aurait voulu fuir, mais ses jambes ne la soutenaient plus. Lentement, elle s'affaissa sur le carrelage de la cuisine.

Sous ses fesses, elle sentit s'écraser la chair pulpeuse du navet. Dans une demi-inconscience, elle se rappela l'usage auquel elle destinait le misérable légume, écrasé maintenant en bouillie sous le poids de son corps pantelant. Mais une réalité bien plus vivante se dressait maintenant à hauteur de son visage.

– Suce! dit l'homme en même temps que la pointe acérée du crochet venait se planter dans le sein gauche de la jeune fille.

Nathalie poussa un cri rauque qui se termina en un gargouillis informe lorsque la verge de l'homme, profitant de l'occasion, s'enfonça d'un seul coup dans sa bouche ouverte, jusqu'à l'arrière-gorge.

En même temps, elle sentit son sein gauche étiré vers le haut et ses fesses, ruisselantes de la chair du navet, quittèrent le sol.

– Mieux que ça! ordonna l'homme, tandis qu'il la maintenait ainsi à genoux à l'aide du crochet fiché dans son sein.

Nathalie eut l'impression d'être une bête de boucherie suspendue à l'étalage. Inexplicablement, cette pensée l'excita et elle sentit un flot de cyprine inonder son bas-ventre. Entre ses lèvres écartelées, l'homme s'agitait frénétiquement. Les yeux mi-clos, révoltés, il se parlait à lui-même sur le ton d'une incantation.

– Suce-moi, salope! Tu aimes ça, hein! Sale putain! Je vais te défoncer la glotte!...

– Gloups! fut la seule réponse de Nathalie, qui, au fur et à mesure que le sexe de l'homme s'enfonçait dans sa gorge, sentait le crochet pénétrer de plus en plus dans son sein.

Soudain, il la souleva du sol avec une force herculéenne et, la tenant à bout de bras, toujours crochetée au sein gauche, il la viola. Nathalie émit un gémissement rauque, bestial. Le sang coulait en longues rigoles le long de son buste et venait maculer la verge de l'homme qui la pénétrait. Il fut pris de

tremblements convulsifs et, alors que la jeune fille sentait un jet gluant et chaud se répandre dans son ventre, le crochet quitta son sein et vint se planter une dernière fois dans sa gorge, juste au-dessus de la glotte.

L'homme l'embrassa tendrement.